

L' A M I

D E S

E N F A N S.

M O R A L E.



L'AMI DES ENFANS.

Cet ouvrage a commencé en France le 1^{er} Janvier 1782 : & quoiqu'il soit réimprimé à Londres en 1783, on a cru devoir laisser à chaque volume la date du mois & de l'année où il a paru dans le principe, afin qu'étant parvenu une fois au pair de l'édition de Paris, il n'y ait pas de confusion dans la suite des Numéros, & qu'on puisse faire paroître les nouveaux volumes à la fois dans les deux villes, ce qui aura lieu incessamment.

La Souscription pour 12 Volumes, de 144 Pages chacun, petit format, est d'une Demi-guinée.

La remise pour Messrs. les Libraires, les Maîtres de Pension & de Langues, est d'un Schelling & demi par Souscription ; la 1^{re} *gratis*.

Chaque volume se vendra séparément un Schelling.

On s'abonne en tout tems ; mais il faudra prendre l'Ouvrage depuis le 1^{er} No^o & affranchir la lettre de demande & le port de l'argent.

L A M I

D E S

E N F A N S,

Par M. BERQUIN.

DECEMBRE 1782. N°. XII.

ON SOUSCRIT

A L O N D R E S,

Chez M. ELMSLEY, Libraire,
dans le *Strand*.

M. DCC. LXXXII.

A V I S.

Outre les corrections & les changemens qui distinguent l'Edition de Londres, on inférera désormais dans chaque Volume deux ou trois pièces nouvelles.

Celles qu'on ajoute à ce Volume sont,

<i>Le Déjeûner.</i>	} Imités de l'Anglois de
<i>Les trois Gâteaux</i>	





LE GRAND JARDIN.

M. SAGE n'avoit reçu de ses peres qu'une fortune bornée, mais à laquelle il avoit su toujours conformer ses goûts & ses desirs; & quoiqu'il fût obligé de se priver de bien des choses dont il voyoit les autres jouir en abondance, jamais un sentiment jaloux n'avoit troublé l'égalité de son humeur, & la paix de son ame.

Le seul regret qu'il eût éprouvé dans le cours de sa vie, étoit celui d'une épouse vertueuse, que la mort avoit frappée dans ses bras. Un fils, tout jeune encore, restoit seul pour

6 *LE GRAND JARDIN.*

le consoler ; & le bonheur de cet enfant devint l'objet de tous ses soins.

Philippe tenoit de la nature une imagination très-sensible, par laquelle son pere avoit trouvé le secret de former, de bonne heure, sa raison. C'étoit en lui montrant tous les objets sous leur vrai point de vue, qu'il lui en avoit donné les premières idées. Par une suite d'images fortes, présentées avec ordre, & dans un moment choisi pour leur effet, il avoit déjà fait prendre à ses réflexions un caractère de justesse & de profondeur.

Satisfait de son sort, ce pere tendre voulut sur-tout inspirer à son fils les principes auxquels il devoit le calme de sa vie, & la

LE GRAND JARDIN. 7

sérénité de son cœur. Oui, se disoit-il à lui-même, si je puis l'accoutumer à être content de ce qu'il possède, & à ne pas attacher un grand prix à ce qu'il ne peut obtenir, j'aurai travaillé plus utilement pour sa félicité, que si je lui laissois un immense trésor.

Occupé sans cesse de cette importante leçon, il mena un jour son fils, pour la première fois, dans un magnifique jardin, ouvert au public. Philippe, dès l'entrée, fut saisi d'un sentiment de surprise & d'admiration. L'éclat & le parfum des fleurs, la profusion des statues, la largeur imposante des allées, l'affluence d'hommes & de femmes qui se promenoient, super-

10 *LE GRAND JARDIN.*

M. SAGE.

J'ai un jardin beaucoup plus grand que celui-ci.

PHILIPPE.

Vous, mon papa? Oh! je voudrois bien le voir.

M. SAGE.

Suis-moi, je vais te le montrer.

Il prit son fils par la main, & le conduisit dans la campagne. Ils monterent sur une colline, du haut de laquelle s'étendoit une perspective admirable. A droite, on découvroit une vaste forêt, dont les extrémités se perdoient dans l'horizon. A gauche, on voyoit s'entre-couper, dans un agréable mélange, de rians jardins, de vertes

LE GRAND JARDIN. 11

prairies, & des champs couverts de
moissons dorées. Au pied de la col-
line, serpentoit un vallon, arrosé,
dans toute sa longueur, par mille
petits ruisseaux. Tout ce paysage
étoit animé. Dans son immense
étendue, on distinguoit des pê-
cheurs qui jettoient leurs filets,
des chasseurs qui poursuivoient des
cerfs fugitifs, avec leurs meutes
aboyantes, des jardiniers qui rem-
plissoient leurs corbeilles d'herbages
& de fruits, des bergers qui con-
duisoient leurs troupeaux au son
des musettes, des moissonneurs qui
chargeoient des charriots de leurs
dernieres gerbes, & les précé-
doient, en dansant autour de leurs
bœufs. Ce tableau délicieux captiva

12 *LE GRAND JARDIN.*

long-tems, dans une extase muette, les regards de M. Sage & de son fils. Celui-ci rompant enfin le silence, dit à son pere :

Mon papa, arriverons-nous bien-tôt à notre jardin ?

M. SAGE.

Nous y sommes, mon ami.

PHILIPPE.

Mais ceci n'est pas un jardin, mon papa : c'est une colline.

M. SAGE.

Regarde aussi loin que tu pourras voir autour de toi, voilà mon jardin. Cette forêt, ces champs, ces prairies, tout cela m'appartient.

LE GRAND JARDIN. 13

PHILIPPE.

A vous ? C'est vous moquer de moi.

M. SAGE.

Je ne me moque point. Je vais te faire voir tout-à-l'heure que j'en dispose en maître.

PHILIPPE.

Je serois charmé d'en être bien sûr.

M. SAGE.

Si tu avois tout ce pays, dis-moi, qu'en ferois-tu ?

PHILIPPE.

Ce que l'on fait d'un bien qui est à soi.

M. SAGE.

Mais quoi encore ?

PHILIPPE.

Je ferois abattre des arbres dans la forêt pour me chauffer cet hiver, j'irois à la chasse du chevreuil, je pêcherois du poisson, j'éleverois des troupeaux de bœufs & de brebis, & je recueillerois les riches moissons qui couvrent ces campagnes.

M. SAGE.

Voilà un plan qui me paroît bien entendu ; & je me félicite de ce que nous nous rencontrons dans nos idées. Tout ce que tu voudrois faire, je le fais déjà, moi.

PHILIPPE.

Comment cela donc ?

LE GRAND JARDIN. 15

M. SAGE.

D'abord j'envoie couper dans cette forêt tout le bois dont j'ai besoin.

PHILIPPE.

Je ne vous ai jamais vu donner vos ordres.

M. SAGE.

C'est qu'on a l'avissement de les prévenir. Tu fais qu'il y a du feu toute l'année dans notre cuisine, & tout l'hiver dans nos appartemens. Eh bien ! c'est du bois que j'en tire.

PHILIPPE.

Cela peut être ; mais il faut le payer ?

16 LE GRAND JARDIN.

M. SAGE.

Si j'étois celui que tu crois le véritable propriétaire de cette forêt, ne ferois-je pas obligé de le payer tout de même ?

PHILIPPE.

Non, sans doute. On vous l'apporteroit, sans que vous eussiez rien à déboursier.

M. SAGE.

Tu crois cela ? Je pense, au contraire, qu'il me reviendrait peut-être plus cher. Car alors, n'aurois-je pas à payer des gardes pour veiller à ma forêt, des maçons pour l'enclorre de murs, des bucherons pour y exploiter les arbres ?

PHILIPPE.

LE GRAND JARDIN. 17

PHILIPPE.

Passé pour cela ; mais vous ne pouvez pas y aller chasser ?

M. SAGE.

Et pourquoi veux-tu que j'y chasse ?

PHILIPPE.

Pour avoir votre provision de gibier.

M. SAGE.

Est-ce que nous pourrions manger un cerf ou un chevreuil à nous deux ?

PHILIPPE.

Il faudroit être de bon appétit.

M. SAGE.

Ne pouvant aller moi-même à

N^o XII.

B

18 *LE GRAND JARDIN.*

la chasse, j'y envoie des chasseurs pour moi. Je leur donne rendez-vous à la halle, où ils m'apportent tout ce qui m'est nécessaire.

PHILIPPE.

Pour votre argent ?

M. SAGE.

D'accord ; mais c'est encore pour moi une bonne affaire, car je n'ai point de gages à leur payer ; je n'ai besoin de leur fournir ni poudre, ni plomb, ni fusil. Tous ces furets, ces braques, ces chiens courans, Dieu merci, ce n'est pas mon pain qu'ils dévorent.

PHILIPPE.

Sont-elles aussi à vous ces vaches

LE GRAND JARDIN. 19

& ces brebis qui paissent là-bas
dans la prairie ?

M. SAGE.

Vraiment oui : ne manges-tu pas
tous les jours du beurre & du fro-
mage ? C'est elles qui me le four-
nissent.

PHILIPPE.

Mais, mon papa, si tous ces
troupeaux, si toutes ces petites ri-
vieres sont à vous, pourquoi n'a-
vons-nous pas à notre table de
grands plats de viande & de pois-
sons, comme les gens riches ?

M. SAGE.

Est-ce qu'ils mangent tout ce
qu'on leur sert ?

20 *LE GRAND JARDIN.*

PHILIPPE.

Non, mais ils peuvent choisir
sur la table.

M. SAGE.

Et moi, je fais mon choix avant
de m'y mettre. Tout le nécessaire
m'appartient. Le superflu, il
est vrai, n'est pas à moi. Mais
qu'en ferois-je, s'il m'appartenait ?
Il me faudroit aussi un estomac
superflu.

PHILIPPE.

Les gens riches font bonne chère
& vous n'en faites pas.

M. SAGE.

Je la fais bien meilleure. J'ai une
fausse qui leur manque presque tout

LE GRAND JARDIN. 21

Jours dans leurs grands festins, c'est
le bon appétit.

PHILIPPE.

Et de l'argent pour satisfaire
mille petites fantaisies, en avez-
vous autant qu'eux ?

M. SAGE.

Bien davantage, car je n'ai pas
de fantaisies.

PHILIPPE.

Il y a pourtant du plaisir à les
contenter.

M. SAGE.

Cent fois plus encore à être con-
tent ; & je le suis.

PHILIPPE.

Mais enfin le bon Dieu les aime

22 *LE GRAND JARDIN.*

plus que vous, puisqu'il leur a
donné de grands trésors d'or & d'ar-
gent ?

M. SAGE.

Philippe, te souviens-tu de cette
bouteille de vin muscat que nous
bûmes l'autre jour que nous avions
prié ton oncle à dîner ?

PHILIPPE.

Oui, mon papa, vous eutes la
bonté de m'en donner un petit
verre presque tout plein.

M. SAGE.

Tu vins m'en demander une se-
conde fois. J'aurois bien pu t'en
donner, puisqu'il en restoit encore.
Pourquoi ne t'en donnai-je pas ?

PHILIPPE.

C'est que vous aviez peur que cela ne me fît mal.

M. SAGE.

Je me souviens de te l'avoir dit. Penses-tu que j'eusse raison ?

PHILIPPE.

Oui, mon papa ; je fais que vous m'aimez, & que vous ne cherchez que mon bonheur. Ainsi, vous ne m'auriez pas refusé un peu de vin muscat, si vous aviez pensé que cela pût me faire du plaisir, sans m'incommoder.

M. SAGE.

Et crois-tu que le bon Dieu ait moins de tendresse pour toi que moi-même ?

PHILIPPE.

Non, mon papa, je ne puis le croire ; vous m'avez raconté tant de merveilles de sa bonté !

M. SAGE.

D'un autre côté, crois-tu qu'il lui fût difficile de te donner de grandes richesses ?

PHILIPPE.

Oh ! non ; pas plus qu'à moi de faire présent à quelqu'un d'une poignée de fable.

M. SAGE.

Eh bien ! si pouvant t'en donner, il ne t'en donne pas, & que cependant il t'aime, que dois-tu penser de son refus ?

PHILIPPE.

Que les richesses que je lui demande pourroient m'être dangereuses.

M. SAGE.

Cela te paroît-il assez clair ?

PHILIPPE.

Oui, mon papa, je n'y vois rien à dire : cependant. . . .

M. SAGE.

Pourquoi secoues-tu la tête ? Tu as certainement encore quelque poids sur le cœur, dis-le-moi.

PHILIPPE.

Je pense que, malgré vos raisons, il n'est pas à vous tout ce pays-là.

26 *LE GRAND JARDIN.*

M. SAGE.

Et pourquoi le penses-tu ?

PHILIPPE.

Parce que vous ne pouvez pas en jouir comme vous voulez.

M. SAGE.

Connois-tu Monsieur Richard ?

PHILIPPE.

Si je le connois ? Oh Dame ! c'est lui qui a de beaux jardins !

M. SAGE.

Et peut-il en jouir comme il veut ?

PHILIPPE.

Ah ! le pauvre homme ! il ne le peut guere ; il n'ose pas manger seulement une grappe de chasselas.

LE GRAND JARDIN. 27

M. SAGE.

Il en a cependant dans son jardin des treilles superbes.

PHILIPPE.

Oui, vraiment ; mais cela l'incommode.

M. SAGE.

Tu vois donc qu'on peut posséder beaucoup de choses, & cependant n'oser en jouir comme on veut. Je n'ose jouir de mon jardin comme je le voudrois, parce que ma fortune ne me le permet pas : & M. Richard n'ose jouir à son gré du sien, parce que sa fanté le lui défend. Je suis encore le plus heureux.

PHILIPPE.

Mon papa, vous aimez à monter à cheval, n'est-il pas vrai ?

M. SAGE.

Oui, cet exercice me fait beaucoup de bien, lorsque j'ai le tems de le prendre.

PHILIPPE.

Eh bien ! si cette prairie est à vous, pourquoi n'en récoltez-vous pas le foin pour en nourrir un cheval ?

M. SAGE.

C'est ce que je fais. Cette meule de foin que tu vois là-bas, est peut-être pour celui que je monte.

LE GRAND JARDIN. 29

PHILIPPE.

Vous n'en avez pourtant pas dans
votre écurie ?

M. SAGE.

Dieu me préserve de cet em-
barras !

PHILIPPE.

Oui, mais aussi vous ne le mon-
tez pas lorsque vous voulez ?

M. SAGE.

Tu te trompes ; car je suis assez
sage pour ne le vouloir que lors-
que j'en ai besoin ; & alors je me le
procure pour un écu. Dieu merci,
je peux en faire la dépense.

PHILIPPE.

Croyez-vous qu'il ne vous feroit

30 *LE GRAND JARDIN.*

pas bien plus commode d'avoir deux beaux chevaux gris-pommelés pour vous traîner dans un bon carrosse ?

M. SAGE.

Cela feroit assez doux. Mais quand je pense à tous les inconvéniens d'une voiture, au besoin que l'on a sans cesse du sellier, du charron & du maréchal, à la dépendance où l'on vit de la fanté de ses chevaux, & de l'exactitude de son cocher, aux risques infinis dont on est menacé à chaque pas, aux suites funestes de la mollesse, dont on prend le goût, en vérité je n'ai pas de regret de ne faire usage que de mes jambes. Elles m'en dureront plus long-tems. Mais voilà

LE GRAND JARDIN. 31

le soleil qui se couche ; il est tems de nous retirer. Allons, mon ami. N'es-tu pas content d'avoir vu mon domaine ?

PHILIPPE.

Ah ! mon papa, je le ferois bien davantage, si tout cela étoit réellement à vous.

M. Sage sourit à son fils ; & le prenant par la main, il descendit avec lui de la colline. Ils passoient auprès d'une prairie, qu'ils avoient prise d'en haut pour un étang, parce qu'elle étoit couverte d'eau. Ah ! mon Dieu ! s'écria M. Sage ; vois-tu ce pré qui ne fait plus qu'une marre ? Il faut que le ruisseau voisin se soit débordé avant la fenaison.

Toute la récolte de foin est perdue pour cette année.

PHILIPPE.

Celui à qui appartient cette prairie, sera, je crois, bien triste, quand il verra tout son foin gâté.

M. SAGE.

Encore s'il en étoit quitte pour cela ! Mais il faudra faire des réparations aux digues du ruisseau, construire peut-être une nouvelle écluse. Il sera bien heureux, s'il n'y dépense pas le produit de dix années de sa prairie.

PHILIPPE.

Quel bonheur que celui-là !

M. SAGE.

Il me semble qu'il y avoit ici près un moulin.

PHILIPPE

PHILIPPE.

Il y est aussi toujours, mon papa.
Tenez, le voyez-vous ?

M. SAGE.

Tu as raison, je le vois à présent. C'est que je ne l'entendois pas aller. O mon Dieu ! Je parie que l'inondation en a emporté les rouages. Voyons. Justement. Le voilà tout délabré ; que deviendra le malheureux propriétaire ? Il faut qu'il soit bien riche pour résister à toutes ces pertes.

PHILIPPE.

Je le plains de tout mon cœur.
Mais, mon papa, la journée des ouvriers est finie ; pourquoi les ma-

34 *LE GRAND JARDIN.*

çons demeurent-ils encore à l'ouvrage ?

M. SAGE.

Je n'en fais rien. Il n'y a qu'à leur demander. Mon ami, voudriez-vous bien nous dire pourquoi vous restez si tard au travail ?

LE MAÇON.

Monsieur, nous y passerons encore toute la nuit. Hier, dans l'obscurité, des voleurs vinrent abattre ce pan de muraille pour entrer dans le parc, & voler les meubles d'un pavillon qu'on venoit de faire construire. On ne s'en est aperçu que ce matin ; & il est fort heureux qu'on ne les ait pas pris en le fait.

M. SAGE.

Et comment donc cela ?

LE MAÇON.

C'est qu'on a trouvé dans le parc des mèches qu'ils y avoient répandues, apparemment pour mettre le feu à la forêt, si on étoit venu les surprendre, afin de se sauver à la faveur du tumulte & de la confusion de l'incendie. Le propriétaire de cette terre est encore, comme vous voyez, fort heureux dans son malheur, car il auroit pu perdre toute sa forêt ; au lieu qu'il ne lui en coûtera que les réparations de sa muraille, la dépense d'un garde de plus pour veiller la nuit, & la perte des meubles de son pavil-

lon, qui, à la vérité, étoient fort précieux.

Mon fils, dit M. Sage à Philippe, après avoir fait quelque pas en silence, que dis-tu de tous ces malheurs ? Te causent-ils beaucoup de chagrin ?

PHILIPPE.

Pourquoi m'en chagriner, mon papa ? Je ne souffre en rien de ces pertes.

M. SAGE.

Mais si cette terre t'appartenoit de la même manière que les jardins de M. Richard lui appartiennent, & qu'en te promenant aujourd'hui tu eusses vu tes prairies inondées, ton moulin emporté, u

LE GRAND JARDIN. 37

pan de la muraille de ton parc démoli, & ton pavillon mis au pillage, t'en retournerois tu à la maison aussi tranquille que tu me parois l'être ?

PHILIPPE.

Mon Dieu, non ! Je serois au contraire bien triste d'essuyer de si grandes disgraces en un jour.

M. SAGE.

Et si tu avois tous les jours de semblables disgraces à souffrir ou à craindre, serois-tu alors plus heureux que tu ne l'es à présent ?

PHILIPPE.

Je serois mille fois plus malheureux.

M. SAGE.

Eh bien, mon ami, tel est le sort de presque tous ceux qui possèdent de grands biens. Sans parler des soucis qui les agitent, & des besoins sans nombre qui les tourmentent, l'éclat de leur fortune devient souvent lui-même l'origine de sa décadence. Il suffit d'une seule année stérile, ou d'une seule méprise dans leurs avides projets, pour en entraîner le bouleversement. Comme ils craignent de perdre de leur considération imaginaire, s'ils imposent quelques sacrifices à l'orgueil de leur luxe, plus leurs revers sont frappans, plus ils croient devoir étaler de faste & de somptuosité pour

soutenir l'opinion de leur opulence, & rétablir un crédit imposteur. Quel est donc l'effet de cette misérable vanité? Leurs domestiques, frustrés du prix de leurs services, introduisent un brigandage effréné dans toute la maison. La culture de leurs biens étant négligée, ainsi que l'éducation de leur famille, leurs terres tombent en friche, & ne produisent plus que des moissons avortées; leurs enfans, abandonnés à tous les vices, commettent des actions déshonorantes, qu'ils sont forcés d'étouffer à prix d'argent. Toutes leurs vastes possessions, saisies par d'inexorables créanciers, achèvent de dépérir sous une administration de rapine. Le gouffre

40 *LE GRAND JARDIN.*

des procédures en engloutit les derniers débris. Et ces favoris de la Fortune, si fiers de leurs trésors, de leurs honneurs, & des jouissances de leur mollesse, tombent tout à la fois dans l'indigence, l'opprobre & le désespoir.

PHILIPPE.

Ah ! mon papa, quel tableau venez-vous de m'offrir !

M. SAGE.

Celui qui se présente à tout moment dans la société ; & n'imagine pas qu'il y ait rien d'exagéré dans cette peinture. Je te ferai voir chaque jour dans les papiers publics, l'histoire du renversement de quelque grande maison ; leçon

LE GRAND JARDIN. 41

frappante, que la Providence expose sans cesse aux regards des riches, pour les avertir du sort qui menace leur folie & leur orgueil ! Nous irons demain devant ces superbes hôtels qui excitent ton envie, je t'y ferai lire la ruine des hôtels voisins, affichée sur toutes leurs colonnes, jusqu'à ce qu'elles soient elles-mêmes enveloppées du décret de leur propre ruine. Eh ! que ne puis-je épargner à tes oreilles sensibles les cris de mille familles désolées, qui n'attestent que trop, par leur désespoir, ces effrayantes révolutions !

PHILIPPE.

Eh quoi ! me faudroit-il donc

42 *LE GRAND JARDIN.*

regarder la médiocrité de notre fortune comme un bienfait du Ciel?

M. SAGE.

Oui, mon fils, si tu es économe & laborieux, si tu sens en toi le courage de vaincre l'ambition & la cupidité, d'enchaîner tes desirs & tes espérances aux bornes de l'état que tu dois remplir. Vois s'il manque quelque chose à mon bonheur; & voudrois tu donc être plus heureux que ton pere? Regarde l'univers entier comme ton domaine, puisqu'il te fournit, pour prix de ton travail, une subsistance honnête, & les premières douceurs de la vie. Le Ciel a placé ton habitation terrestre sur le doux penchant d'une

montagne dont le sommet est escarpé, & au pied de laquelle s'étendent des marais impurs, entrecoupés de mille précipices. Eleve quelquefois tes yeux vers les riches & les grands, non pour envier la hauteur de leur poste, mais pour observer les orages qui grondent autour d'eux. Abaisse aussi tes regards vers le pauvre qui rampe au-dessous de toi, non pour insulter à sa misère, mais pour lui tendre la main. Si Dieu te donne un jour des enfans, répète-leur sans cesse la leçon que tu viens de recevoir, & sur-tout donne-leur en l'exemple que je t'ai donné moi-même.

Ils se trouverent à ces mots à l'entrée de leur maison. M. Sage se

44 *LE GRAND JARDIN.*

hâta de monter dans son appartement; & s'étant précipité à genoux, il rendit grâces au Ciel, & lui offrit sa vie. Que lui restoit-il à faire sur la terre? Ses jours avoient été pleins de justice & d'honneur; & en inspirant la modération à son fils, il venoit de lui transmettre un riche héritage.



LE DÉJEÛNER.

VIENS, Paulin, dit un jour M. de Gerseuil à son fils, dans une belle matinée de la fin du printemps. Voici un panier où j'ai mis un gâteau & des cerises. Nous irons, si tu veux, déjeuner dans la prairie voisine.

Ah! quel plaisir, mon papa, lui répondit Paulin, en faisant une gambade de joie. Il prit le panier d'une main, donna l'autre à son père, & ils marcherent ensemble vers la prairie. Lorsqu'ils l'eurent

46 *LE DÉJEÛNER.*

un peu parcourue pour y choisir une place agréable : Arrêtons-nous ici, mon fils, dit M. de Gerseuil : cet endroit est charmant pour un déjeûner.

PAULIN.

Nous n'avons pas de table, mon papa : comment ferons-nous ?

M. DE GERSEUIL.

Voici un tronc d'arbre renversé qui nous en serviroit, si nous en avions besoin ; mais tu peux bien manger tes cerises dans le panier.

PAULIN.

A la bonne heure ; mais il nous manque des chaises.

M. DE GERSEUIL.

Et ce banc de gazon, le comptes-

LE DÉJEUNER. 47

tu pour rien ? Vois comme il est couvert de jolies fleurs ! Nous allons nous y asseoir, à moins que tu n'aimes mieux t'étendre sur le tapis.

PAULIN.

Le tapis, mon papa ? Vous savez bien qu'il est encore cloué dans le salon ?

M. DE GERSEUIL.

Il est vrai. Il y a un tapis dans le salon. Mais il y en a aussi un ici.

PAULIN.

Où donc est-il ? Je ne le vois pas.

M. DE GERSEUIL.

Le gazon est le tapis des champs.
Le joli tapis d'une belle verdure !

il est plus frais & plus douillet que les nôtres. Et comme il est grand ! il s'étend par-tout, sur les montagnes & sur les plaines. Les agneaux trouvent bien doux de s'y reposer. Imagines-tu, Paulin, combien ils auroient à souffrir sur une terre nue & desséchée ? Leurs membres sont si délicats ! bientôt ils feroient tout brisés. Leurs meres ne savent pas leur préparer des lits de plumes : le bon Dieu y a pourvu à la place des pauvres brebis. Il leur a fait cette molle couchette, où ils peuvent s'étendre.

PAULIN.

Encore ont-ils le plaisir de le manger.

M. D.

LE DEJEUNER. 49

M. DE GERSEUIL.

J'entends ce que tu veux dire.
Tiens, voici tes cerises & ton gâteau.

PAULIN (*goûtant le gâteau*).

Ah mon papa, qu'il est bon ! Il ne manqueroit plus qu'une histoire, tandis que je le mange. Si vous vouliez m'en conter une, la plus folle que vous saurez ?

M. DE GERSEUIL.

Je le veux bien, mon fils. Ton gâteau me rappelle une histoire où il y en a trois.

PAULIN.

Un, deux, trois gâteaux ! L'eau n'en vient à la bouche. Comme cela doit faire une histoire friande !

N° XII.

D

50 *LE DÉJEUNER.*

Oh ! contez, contez-moi, je vous prie.

M. DE GERSEUIL.

Viens t'asseoir à mon côté. Bon
Mets-toi bien à ton aise pour m'entendre.

PAULIN.

Me voici tout prêt. Je vous écoute de mes deux oreilles.

LES TROIS GATEAUX. 51

M. DE GERSEUIL.

LES TROIS GATEAUX.

Il y avoit un enfant de ton âge qui s'appelloit Henri. Son papa & sa maman l'envoyèrent à l'école. Henri étoit un fort joli petit garçon, & il aimoit ses livres plus encore que ses joujoux. Il fut un jour le premier de sa classe. Sa maman en fut instruite. Elle y rêva toute la nuit de plaisir ; & le lendemain s'étant levée de bonne heure, elle appella sa cuisinière, & lui dit : Marianne, il faut faire un gâteau pour Henri, puisqu'il a si bien récité ses leçons. Marianne répondit : Oui, Madame, de tout

mon cœur ; & aussitôt elle se mit à pétrir un gâteau de fleur de farine choisie. Il étoit fort grand, grand comme tout mon chapeau rabattu. Marianne l'avoit rempli d'amandes, de pistaches, de fleur d'orange, de tranche de citrons confits. Elle avoit glacé le dessus avec du sucre ; en sorte qu'il étoit blanc & uni comme de la neige. Le gâteau ne fut pas plutôt cuit, que Marianne le porta elle-même à l'école. Lorsque le petit Henri l'aperçut, il sauta autour de lui, en frappant dans ses mains. Il n'eut pas la patience d'attendre qu'on lui donnât un couteau pour le couper ; il se mit à le ronger à belles dents, comme un petit chien. Il en mangea jus-

qu'à ce que la cloche sonnât l'heure de l'étude ; & lorsque l'heure de l'étude fut finie, il se remit à en manger. Il en mangea encore le soir jusqu'à l'heure de se mettre au lit. Un de ses camarades m'a même assuré qu'Henri, en se couchant, mit le gâteau sous son chevet, & qu'il se réveilla plusieurs fois la nuit pour le grignoter. J'ai bien quelque peine à le croire ; mais il est très-sûr, au moins, que le lendemain au point du jour il recommença de plus belle, & qu'il continua de ce train toute la matinée, jusqu'à ce qu'il ne restât pas une seule miette de tout ce grand gâteau. L'heure du dîner arriva ; Henri n'avoit plus d'appétit, & il voyoit, avec ja-

lousie, le plaisir que prenoient les autres enfans à faire ce repas. Ce fut bien pis encore à l'heure de la récréation. On venoit lui proposer des parties de boule, de paume, de volant : il n'avoit pas envie de jouer ; & ses compagnons jouèrent sans lui, quoiqu'il en crevât de dépit. Il ne pouvoit plus se soutenir sur ses jambes ; il s'assit dans un coin d'un air boudeur, & tout le monde disoit : Je ne fais ce qui est arrivé à ce pauvre Henri. Lui qui étoit si gaillard, qui aimoit tant à courir & à sauter, voyez comme il est triste, pâle, abattu ! Le Principal vint lui-même & fut très-inquiet en le voyant. Il eut beau le questionner sur la cause

de son mal, Henri ne voulut point l'avouer. Heureusement on découvrit que sa maman lui avoit envoyé un grand gâteau, qu'il s'étoit dépêché de le manger, & que tout le mal venoit de sa gourmandise. On envoya aussi-tôt chercher le Médecin, qui lui fit avaler je ne sais combien de drogues plus ameres les unes que les autres. Le pauvre Henri les trouvoit bien mauvaises ; mais il fut obligé de les prendre, de peur de mourir : ce qui lui seroit infalliblement arrivé. Au bout de quelques jours de remedes, & d'un régime très-rigoureux, sa fanté se rétablit enfin ; mais sa maman protesta qu'elle ne lui enverroit plus de gâteaux.

PAULIN.

Il ne méritoit plus d'en sentir seulement la fumée. Mais, mon papa, ne voilà qu'un gâteau, & vous me disiez qu'il y en avoit trois dans votre histoire ?

M. DE GERSEUIL.

Patience, mon ami, voici le second.

Il y avoit dans la pension d'Henri, un autre enfant qui s'appelloit François. François avoit écrit à sa maman une lettre fort jolie, où il n'y avoit pas une seule rature. Sa maman, en récompense, lui envoya aussi le Dimanche suivant un gâteau. François se dit en lui-même : Je ne veux pas me rendre malade

comme ce goulû d'Henri. Je ferai durer mon plaisir plus long-tems. Il prit le gâteau qu'il eut beaucoup de peine à porter, & il alla l'enfermer dans son armoire. Tous les jours, pendant les heures de récréation, il s'esquivoit adroitement d'entre ses camarades, montoit sur la pointe du pied dans sa chambre, coupoit un morceau de son gâteau, & renfermoit le reste à double tour. Il continua de même jusqu'au bout de la semaine, & le gâteau n'en étoit encore qu'à moitié, tant il étoit grand ! Mais qu'arriva-t-il ? A la fin le gâteau se dessécha & se moïfit ; les fourmis trouverent aussi le moyen de s'y glisser pour en avoir leur part ; enforte que

bientôt il ne valut plus rien du tout, & François fut obligé de le jeter en pleurant de regret ; mais personne n'en fut fâché pour lui.

PAULIN.

Ni moi non plus. Comment ! garder un gâteau pendant huit jours, sans en donner un morceau à ses amis ! Fi, que c'est vilain ! Mais, voyons le troisieme, je vous prie, mon papa.

M. DE GERSEUIL.

Il y avoit encore dans la même pension un enfant, dont le nom étoit Gratien. Sa maman lui envoya un jour un gâteau, parce qu'il aimoit beaucoup sa maman, & que sa maman l'aimoit encore davan-

tage. Aussi-tôt que la pâtisserie fut arrivée, Gratien dit à ses camarades : Venez voir ce que m'envoie maman, il faut tous en manger. Ils ne se le firent pas répéter deux fois, & ils coururent autour du gâteau, comme tu vois les abeilles voltiger autour de cette fleur qui vient d'éclore. Gratien s'étoit muni d'un couteau. Il coupa une partie du gâteau, en autant de portions qu'il y avoit de ses petits amis. Ensuite il les fit ranger en cercle, pour n'oublier personne ; & ayant commencé par celui qui étoit le plus près de lui, il fit le tour du cercle en distribuant à chacun sa portion, avec un mot d'amitié, jusqu'à ce qu'il fût revenu à celui qu'il avoit

servi le premier. Gratien alors prit le reste, & dit: Voici ma portion à moi, je la mangerai demain. Il alla jouer, & tous les autres s'empresserent de jouer avec lui à tous les jeux qu'il voulut choisir.

Un quart d'heure après, il vint dans la cour un vieux pauvre avec son violon. Il avoit une longue barbe toute blanche; & comme il étoit aveugle, il se faisoit conduire par un petit chien qu'il tenoit au bout d'une longue corde. Le petit chien le menoit avec beaucoup d'adresse; & quand il voyoit du monde, il secouoit la sonnette pendue à son cou, pour avertir les passans de ne pas faire de mal à son maître. Lorsque le vieux aveu-

gle se fut assis sur une pierre, & qu'il eût entendu les enfans autour de lui, il leur dit : Mes petits Messieurs, si vous voulez, je vais vous jouer les plus jolis airs que je fais. Les enfans ne demandoient pas mieux. Le vieillard accorda son violon, & il leur joua des airs de Sarabandes, & de toutes les chansons nouvelles de l'ancien tems. Gratien s'apperçut que tandis qu'il jouoit les airs les plus gais, une grosse larme tomboit le long de ses joues ; & il lui dit : Bon vieillard, pourquoi pleures-tu ? Le vieillard lui répondit : Parce que j'ai bien faim. Je n'ai personne dans le monde qui nous donne à manger, à mon chien ni à moi. Si je pouvois tra-

vailler pour nous faire vivre tous deux ! mais j'ai perdu mes yeux & mes forces. Hélas ! j'ai travaillé jusqu'à ma vieillesse, & aujourd'hui je n'ai pas de pain. Gratien pleuroit comme le vieillard. Il s'en alla sans rien dire, & courut chercher le reste du gâteau qu'il avoit gardé pour lui : puis il revint tout joyeux, en criant de loin : 'Tiens, bon vieillard, voici du gâteau. Le vieillard dit, en ouvrant les bras : Où est-il ? car je suis aveugle, je ne peux pas le voir. Gratien lui mit le gâteau dans la main, & le pauvre aveugle posa son violon à terre, essuya ses yeux & se mit à manger. A chaque morceau qu'il portoit à sa bouche, il en réservoit

pour le petit chien fidele qui venoit diner dans sa main. Et Gratien debout à son côté sourioit de plaisir.

PAULIN.

Ah Gratien ! le bon Gratien ! mon papa, donnez-moi votre couteau, je vous prie.

M. DE GERSEUIL.

Le voici. Qu'en veux-tu faire ?

PAULIN.

Je n'ai fait qu'écorner un peu mon gâteau, tant j'avois de plaisir à vous écouter. Je vais couper ce que j'ai mordu. Tenez, voyez comme il est propre ! J'aurai bien assez de ces rognures avec les cerises pour mon déjeuner. Et le premier pau-

64 *LES TROIS GÂTEAUX.*

vre que nous trouverons en retournant au logis, je lui donnerai le reste de mon gâteau, même quand il n'auroit pas de violon.

COLIN

COLIN-MAILLARD.

DRAME EN UN ACTE.

N° XII.

E

PERSONNAGES.

M. DE JULIERS.

FRE'DERIC, *son fils.*

LE'ONOR, } *ses filles.*

JULIE,

DOROTHEE,

ADELAIDE,

LOUISE, *un peu boîteuse,* } *leurs amies.*

DUVERNEY l'ainé,

DUVERNEY le cad. *begue,* } *amis de Fréd*

ROBERT, *leur voisin.*

LE PALEFRENIER de M. de Juliers.

La Scene se passe dans un salon. Du côté droit est une porte qui conduit au cabinet de M. de Juliers, & dans le fond une autre, qui s'ouvre sur l'escalier. Sur le côté gauche on voit une grande table, couverte de livres & de papiers, avec des flambeaux & un porte-voix.



COLIN-MAILLARD.

DRAME EN UN ACTE.

SCENE I.

FR'EDERIC.

(Il avance la tête à travers la porte qui donne sur l'escalier, comme s'il parloit encore à son pere tandis qu'il descend).

OUI, mon papa, soyez tranquille. Il n'arrivera point d'accident à vos papiers, je vous en réponds. Je vais prendre aussi vos livres,

E 2

68 COLIN-MAILLARD.

& je les porterai tout de suite dans votre cabinet. (*Il revient en sautant & en fredonnant tra le ra le ra*). Nous allons faire aujourd'hui un beau tapage! Quand le chat est hors de la maison, les souris dansent sous la table.

SCENE II.

FRE'DERIC, JULIE.

FRE'DERIC.

EH bien, ma sœur, maman est-elle partie? Notre petite société est-elle arrivée?

JULIE.

Mes amies sont déjà ici; mais

COLIN-MAILLARD. 69

il n'est encore venu aucun de tes camarades.

FRE'DERIC.

Oh ! je le crois bien. Nous ne sommes pas éventés comme vous autres. Il faut toujours nous arracher de l'étude. Tiens, je parie qu'en ce moment ils travaillent encore, que la tête leur en brûle.

JULIE.

Oui, à forger quelque'une de leurs bonnes malices. A propos, est-il bien vrai que mon papa nous ait permis de jouer ici dans le fallon ? Notre chambre là-haut est si petite, si petite, qu'on ne fait où se fourrer.

FRÉDÉRIC.

Est-ce qu'il avoit quelque chose à refuser, dès que je me mélois de la négociation ? Ah ça, petite fille, prenez bien garde à ne pas brouiller les papiers qui sont sur la table.

JULIE.

Garde cet avis-là pour toi & pour tes petits vauriens.

FRÉDÉRIC (*avec un air d'importance*).

C'est pourtant moi qu'on a chargé de mettre ici de l'arrangement.

JULIE.

Vraiment mon papa s'est adressé à un homme d'ordre. Allons,

COLIN-MAILLARD. 71

voyons, que je t'aide un peu. Ensuite je rangerai les chaises & les fauteuils. Je vais d'abord prendre quelques livres.

FRE'DERIC.

Avise-toi d'y toucher. Tout ce que je puis te permettre, c'est de me les mettre sur les bras.

(Il joint les mains en-dessous devant lui. Julie y pose un livre, puis un autre, tant qu'il en ait jusqu'au menton).

JULIE.

Mais tu en as trop ?

FRE'DERIC (*reculant la tête, & se penchant en arrière*).

Encore un. Bon ; en voilà assez

pour un voyage. (*Il fait quelques pas, & laisse tomber toute la charge au milieu de la chambre*).

JULIE (*poussant un grand éclat de rire*).

Ha, ha, ha, ha ! voilà tout le bataclan par terre ! Ces beaux livres que mon papa ne vouloit pas nous laisser toucher, même du bout du doigt ! Il aura, je crois, bien du plaisir de les voir si joliment accommodés.

FRE'DERIC.

Tu ne fais pas, toi ? c'est que j'ai perdu le *centrum* de la *gravitatis*, comme dit mon Précepteur. C'est bien savant, au moins ? (*Il se met à ramasser les livres ; & tan-*

dis qu'il en prend un, il en laisse retomber un autre). Diantre! il faut que ces drôles-là aient appris à faire la cabriole.

JULIE (*approchant de lui*).

Tu ne finirois jamais sans moi. Tiens, arrange-les dans mon tablier.

FRE'DERIC.

Ah! c'est bien dit.

(*Frédéric se jette à genoux; & d'une main appuyé contre terre, de l'autre il met les livres dans le tablier de Julie*).

JULIE.

Doucement donc, pour qu'ils ne se froissent pas. Bon, les voilà tous. Je vais les porter dans le ca-

binet, & les placer sur la cheminée.
(*Elle sort*).

FRE'DERIC (*se relevant tout essoufflé*).

Ouf! Je ne vaudrois rien dans le pays où les hommes vont à quatre pattes, comme des singes.

(*Il s'évente avec son chapeau*).

JULIE (*en rentrant*).

Si tu voyois comme c'est rangé! Dépêche-toi de me donner le reste.

(*Frédéric assemble les papiers & le reste des livres, & les donne à Julie, qui dit en les recevant*):

Il faut convenir que les filles ont bien plus d'ordre que les garçons.

FRE'DERIC.

Oh oui! toi sur-tout. Ta sœur

COLIN-MAILLARD 75

est occupée du matin au soir à remettre tes chiffons à leur place.

JULIE.

Et toi donc ! si ton Précepteur n'y veilloit sans cesse, tu ne saurois jamais où trouver tes thèmes & tes versions. (*Elle regarde autour d'elle*). Mais voilà tout, je pense ?

FRE'DERIC.

Oui, je ne vois plus rien, va.

(*Julie sort*).

FRE'DERIC (*range la table, les fauteuils & les chaises*).

Bon ! Nous aurons nos coudées franches à présent. Comme nous allons nous en donner ! Je suis pourtant surpris qu'ils n'arrivent

pas. Pour moi j'ai cela de bon, que je ne m^e fais guere attendre aux rendez-vous de plaisir.

JULIE (*en rentrant, regarde de tous côtés*).

Ah ! voilà qui est bien ! Mais le porte-voix, il faut le cacher. Si tes camarades l'apperçoivent, ils vont se mettre à corner, jusqu'à nous rompre les oreilles.

FRE'DERIC.

Attends, je vais le mettre derriere la porte. J'en aurai peut-être besoin. Que tes petites Demoiselles viennent m'étourdir, nous verrons qui crierà le plus fort.

JULIE.

Bah ! Nous n'aurions qu'à nous

COLIN-MAILLARD. 77

réunir, nous viendrions bien à bout d'un petit garçon comme toi.

FRE'DERIC.

Oui-da ? Si vous avez du babil, Mesdemoiselles, nous autres hommes, nous avons une voix mâle qui se fait respecter. (*en grossissant sa voix*). M'entends-tu ?

JULIE (*haussant les épaules*).

Oh mon Dieu, je te respecte si fort, que je m'en vais. Adieu. Je cours retrouver ma sœur & mes amies.

FRE'DERIC.

Fais-moi le plaisir de dire au portier de m'envoyer ici ma petite société sitôt qu'elle arrivera.

78 COLIN-MAILLARD.

JULIE (*en sortant*).

Oui, oui.

S C E N E I I I.

FRE'DERIC (*maniant le porte-voix*).

VOICI qui m'a souvent fait venir malgré moi du fond du jardin. Il me semble toujours l'entendre corner : Frédéric, Frédéric ? . . . Ces Messieurs ne demeurent qu'au bout de la rue, voyons s'ils ont l'oreille fine. (*Il se met à la fenêtre, embouche le porte-voix, & crie*) :

Courez, volez, troupe joyeuse,
Le jeu va bientôt commencer.

COLIN-MAILLARD. 79

(Il se retire de la fenêtre, & va vers la porte).

Eh bien, cela n'est-il pas merveilleux ? C'est comme le cor enchanté d'Arlequin. Il me semble déjà entendre parler sur l'escalier. *(Il prête l'oreille).* Mais oui, ce sont les petits Duverney. *(Il cache le porte-voix derrière la porte).* Al-lons, je vais sauter sur la table, & faire comme si j'étois assis sur mon trône.

(Il va chercher devant la fenêtre une banquette, la pose sur la table, & se dispose à grimper. Les petits Duverney se présentent à la porte).

S C E N E IV.

FRE'DERIC, DUVERNEY l'aîné.
DUVERNEY le cadet.

FRE'DERIC.

NE pouviez-vous pas attendre un moment que je fusse monté sur mon trône, pour vous recevoir du haut de ma grandeur ?

DUVERNEY l'aîné.

Bon ! tu n'as pas besoin de cela pour avoir un air tout-à-fait royal. Et puis, si alerte que tu sois, le trône pourroit bien dégringoler avec sa Majesté.

FRE'DERIC.

FRE'DERIC.

En effet, j'en ai déjà vu bien des exemples, dans mon histoire ancienne.

DUVERNEY l'aîné.

C'est à-peu-près ce qui vient d'arriver à mon frere, quoiqu'il ne soit pas un grand Prince. Il s'est mis le nez tout en sang sur notre escalier.

DUVERNEY le cadet (*d'un ton pleureur, & en bégayant*).

Hé-é-las! ou-ou-i. Il me fait en-core un peu-eu mal. Ce Mon-on-sieur Ro-o-bert est un ga-ar-çon bien mal éle-e-vé.

FRE'DERIC.

Est-ce qu'il est avec vous?

Nº XII.

F

DUVERNEY l'aîné.

Dieu nous en préserve ! Si nous avions su qu'il vînt ici, nous n'aurions pas bougé de la maison.

DUVERNEY le cadet.

Il ne son-on-ge qu'à-à mal.

FRE'DERIC.

Qu'est-ce donc qu'il a fait ?

DUVERNEY l'aîné.

J'étois resté pour prendre un mouchoir. Mon frere descendoit tout seul. Robert l'a entendu ; il s'est caché, puis il a sauté tout-à-coup sur lui, en poussant un grand cri. Mon frere a eu tant de peur, qu'il est tombé ; & en roulant sur les marches, il s'est massacré tout le nez.

FRÉDERIC.

Oh ! j'en suis bien fâché pour le pauvre petit. M. Robert a toute la mine d'un mauvais sujet. C'est aujourd'hui la première fois qu'il nous honore de sa compagnie. Son père a tant prié mon papa de le mettre de ma société !

DUVERNEY l'aîné.

Je te plains. Nous ne vivons plus avec lui.

FRÉDERIC.

Mon papa vous croyoit fort bien ensemble, parce que vous demeurez dans la même maison ; & il a pensé que ce seroit vous faire plaisir de l'inviter en même-tems que vous.

DUVERNEY l'aîné.

Ah ! du plaisir ? Nous en aurions un fort grand de le savoir à cent lieues. Depuis qu'il est notre voisin, il ne nous a causé que de la peine. Il a déjà cassé toutes les vitres à coups de pierre ; & il vouloit faire croire que c'étoit nous.

FRE'DERIC.

Est-ce qu'on ne s'en plaint pas à son pere ?

DUVERNEY l'aîné.

Oh ! c'est un homme singulier. Il gronde un peu son fils, paie le dommage, & puis il n'y pense plus.

FRE'DERIC.

A la place de votre papa, je n

COLIN-MAILLARD. 85

voudrois pas vous voir demeurer
sous le même toit que lui.

DUVERNEY l'aîné.

Que veux-tu ? Nous étions em-
barrassés d'un appartement confidé-
rable qui se trouvoit vuide depuis
la mort de maman. Mon papa ne
pouvoit plus y entrer que les larmes
ne lui vinssent aux yeux. Il a été
bien-aïse de trouver à le louer.

FRE'DERIC.

Et il en est peut-être fâché à
présent ?

DUVERNEY l'aîné.

Oh ! je t'en réponds. Il nous a
bien défendu de nous lier avec
Robert. C'est un si mauvais garne-
ment ! Tous les gens du quartier

ne passent qu'en tremblant devant la maison. Tantôt il les feringue avec de l'eau sale, ou leur jette sur la tête un panier d'ordures ; tantôt il va leur accrocher derrière le dos des queues de lapins, ou de grands morceaux de papier, pour les faire huer par la populace. Et puis sa pêche des perruques !

FRE'DERIC.

Que veux-tu dire ?

DUVERNEY l'aîné.

Oui, il les prend à l'hameçon, comme des carpes. Lorsqu'un honnête ouvrier s'arrête pour causer sous nos fenêtres avec quelqu'un de ses amis qu'il rencontre dans la rue, Robert monte au balcon, &

avec un crochet attaché au bout d'une longue perche, il enleve la perruque; puis il court l'attacher à la queue d'un chien qu'il a tout prêt, & qu'il chasse par une autre porte de la maison. Enforte que la malheureuse perruque a traîné un quart-d'heure dans la crotte, avant que le pauvre homme ait pu la rattraper.

FRE'DERIC.

Mais voilà qui passe le badinage.

DUVERNEY l'aîné.

Ce ne sont encore là que ses moindres méchancetés. Si je te parlois de tous les chiens qu'il estropie, de tous les chats auxquels il a coupé la queue, je ne finirois

88 *COLIN-MAILLARD.*

pas. Il n'y a pas long-tems qu'un des amis de son pere se fracassa l'épaule en tombant sur l'escalier, où Robert avoit semé, par malice, des pois secs. Pour les domestiques je suis sûr qu'il n'en resteroit pas un seul pendant vingt-quatre heures à la maison, sans les gros gages qu'on est obligé de leur donner.

FRE'DERIC.

Je t'avoue que je ne serois pas fâché de le voir. J'aime les enfans un peu gais.

DUVERNEY l'aîné.

A la bonne heure. Il est tout naturel d'aimer ses semblables. Mais sa gaité est bien différente de la tienne. Tu es un petit brin es-

piégle, toi ! Je suis pourtant bien sûr que tu ne voudrois pas faire de mal exprès à qui que ce soit ; au lieu que le méchant ne demande que plaies & bosses.

FRE'DERIC.

Oh ! cela ne m'effraie pas. J'en aurai plus de gloire à le morigener.

DUVERNEY l'aîné.

S'il vient, tu ne trouveras pas mauvais que mon frere se retire. Il lui joueroit quelque vilain tour.

DUVERNEY le cadet.

Ou-ou-i. Je m'en i-irai.

FRE'DERIC.

Non, non, nous sommes d'anciens amis, nous. Je ne veux pas

que ce nouveau venu vienne nous
séparer. Je saurai bien lui tenir
tête, tu verras. Mais j'entends du
bruit. Est-ce lui ? Non, c'est ma
sœur avec ses amies.

FR

peu
moJ E
fieu
ten
mo
asse
son

S C E N E V.

FREDERIC, DUVERNEY l'aîné,
DUVERNEY le cadet, LE'O-
NOR, JULIE, DOROTHE'E,
ADE'LAIDE, LOUISE.

(Les petits Messieurs s'inclinent respectueusement devant les jeunes Demoiselles).

LE'ONOR.

JE suis bien votre servante, Messieurs. Mais pourquoi donc vous tenez-vous debout ? Il me semble, mon frere, que tu aurois pu faire asseoir ces Messieurs depuis qu'ils sont ici ?

FRÉDÉRIC.

Comme si nous ne savions pas qu'il faut être debout pour recevoir les Dames ?

LE'ONOR.

Je suis charmée que tu connoisses ton devoir. Mais est-ce que M. Robert n'est pas ici ? (*A Duverney l'aîné*). Je croyois qu'il seroit venu avec vous.

DUVERNEY l'aîné.

Il y a long-tems que nous n'allons plus ensemble, Dieu merci.

FRÉDÉRIC.

Je viens d'apprendre de ses nouvelles. Il me tarde de me trouver face-à-face avec lui. Ah, mon petit coquin ! Nous nous verrons.

DOROTHE'E.

Est-ce qu'il pourroit être encore plus espiègle que M. Frédéric ?

LOUISE (*d'un air malin*).

C'est beaucoup dire.

ADELAÏDE.

M. Frédéric ? C'est un agneau en comparaison. Nous le connoissons depuis long tems, ma sœur & moi, ce M. Robert. N'est-il pas vrai, Louise ?

LOUISE.

Oh sûrement ! il m'a déjà bien fait endêver.

ADELAÏDE.

Il étoit autrefois de la société de mon frere, qui, heureusement,

94 COLIN-MAILLARD.

s'en est dépêtré. C'est bien le plus méchant Lutin !

LE'ONOR.

Oh ! pour de la lutinerie, vous en êtes tous là, vous autres Messieurs.

DOROTHE'E.

Oui ; mais faire le mal pour le plaisir de le faire ?

JULIE.

C'est cela qui est vilain ! Non, non, mon frere vaut mieux.

FRE'DERIC (*d'un ton ironique*).

Crois-tu ? Je te remercie.

DOROTHE'E.

Ah ça, ma chere Léonor, nous nous mettons sous ta fauve-garde. Tu es la plus grande ; & puis tu

es aujourd'hui maîtresse de maison, tu pourras lui en imposer.

LE'ONOR.

Ne craignez pas qu'il vous manque en ma présence. Je saurai le tenir en respect.

FRE'DERIC (*d'un air important*).

Oui, oui, tu défendras ces Demoiselles; & vous, mes amis, je vous prends sous ma protection.

DUVERNEY l'aîné.

Il ne s'avisera pas de se jouer à moi, je t'affure, il me connoît. Je ne crains que pour mon frere.

DUVERNEY le cadet.

Il se mo-o-que tou-ou-jours de moi.

LOUISE.

Le voilà bien ! Les plus petits font les plus exposés à ses malices. C'étoit moi qu'il attaquoit toujours.

LE'ONOR.

Je le crois : presque tous les méchans font des lâches. Il me semble voir un roquet poursuivre un chat tant qu'il se fauve. Si le chat se retourne, & lui montre ses moustaches, le roquet s'arrête, & se fauve à son tour.

JULIE.

Eh bien, tu lui feras le chat, toi.

LOUISE.

Oui, tu lui montreras les moustaches.

LE'ONOR.

LE'ONOR.

Il me semble que nous ferions bien de nous asseoir. Nous n'avons pas besoin, pour cela, d'attendre Monsieur le songe-malices.

FRE'DERIC.

Ah ! le voici.

SCENE VI.

FRE'DERIC, DUVERNEY l'aîné.
DUVERNEY le cadet, LÉONOR,
JULIE, DOROTHEE,
ADELAIDE, LOUISE, ROBERT.

ROBERT

(A Frédéric, Léonor & Julie, en leur faisant un salut respectueux).

MONSIEUR votre pere a bien voulu me permettre de vous rendre ma visite.

LEONOR.

Il nous a fait espérer beaucoup

d'avantages de l'honneur de votre connoissance, particulièrement pour mon frere.

JULIE.

Oh ! il a besoin de bons exemples, je vous en avertis.

FRE'DERIC.

Eh quoi ! mes sœurs, voudriez-vous laisser croire que les vôtres ne me fussent pas ?

LEONOR.

Je crois, Monsieur, devoir, avant tout, vous faire connoître notre petite société. Voici Mademoiselle Dorothée de Louvreuil.

ROBERT (*d'un son de voix moqueur*).

Vraiment, j'en suis ravi.

LE'ONOR.

Voilà Mesdemoiselles de

ROBERT.

Oh ! j'ai bien l'honneur de les connoître. Celle-ci, (*montrant Adelaïde*) c'est Mde. de Pimbêche, qui chicane les gens à tort & à travers. Celle-là, (*en montrant Louise, & boitant tout autour de la chambre*) hi han, hi han, hi han, c'est la petite jument boîteuse, qui s'est cassé la jambe, en voulant courir pour esquiver les coups de fouet. Pour Monsieur, (*en montrant Duverney l'aîné*) c'est un grave Professeur de sagesse, qui regarde tous les humains en pitié. Et ce petit grivois, le meilleur de mes amis,

COLIN MAILLARD. 101

(en montrant Duverney le cadet, & faisant tomber son chapeau à terre).

c'est le chevalier de la B-r-r-r-e-douille, à qui sa maman a oublié de délier la langue, lorsqu'il est venu au monde.

(Toutes les jeunes Demoiselles se regardent avec la plus profonde surprise).

FRE'DERIC.

Et moi, Monsieur Robert, qui suis-je donc ? car je m'apperçois que vous êtes fort habile pour les portraits.

ROBERT.

Il faut que je vous connoisse un peu mieux pour vous peindre. Mais vous n'y perdrez rien.

LE'ONOR.

Pour vous, Monsieur, vous vous faites connoître au premier coup-d'œil; & je dois avouer que vous n'y gagnez pas grand'chose. Je n'aurois jamais imaginé que des personnes polies & bien élevées se reprochassent les défauts de la nature. Si mes petits amis ne l'étoient pas aussi sincèrement, ils auroient des reproches à me faire de les avoir exposés à votre méchanceté. Mais ils voient bien que je ne devois pas m'y attendre.

ROBERT.

M. Frédéric, savez-vous bien que vous avez là une sœur fort éloquente ? C'est apparemment le Frere Prêcheur de la maison.

FRE'DERIC.

Elle s'entend assez bien à dire aux gens leurs vérités. C'est pour cela que nous l'aimons de tout notre cœur.

ROBERT.

Mais je n'y réussis pas mal, comme vous voyez. Aussi vous m'allez aimer à la folie.

(Fléchissant un genou devant Léonor).

Je vous demande pardon, Mademoiselle, de m'être mêlé de votre emploi. Vous vous en tirez si bien !

LE'ONOR.

Vos excuses & votre génuflexion sont une ironie insolente que je méprise. Mais fussent-elles sincères, à peine suffiroient-elles pour répa-

rer toutes vos malhonnêtetés : & si je n'avois pris tout cela pour un badinage, fort grossier à la vérité, je fais bien ce que j'aurois déjà fait. Je vous prie très-instamment, Monsieur, de ne plus vous permettre des plaisanteries de ce genre, afin que nous puissions rester ensemble, & nous amuser pendant la soirée.

ROBERT (*un peu confondu*).

Mais vous n'entendez pas raillerie, à ce que je vois ? Allons, soyons bons amis.

(*Il lui tend la main*).

LE'ONOR (*lui donne la sienne*).

Très-volontiers, M. Robert ; mais à condition. . .

ROBERT (*lui tournant le dos, & allant vers le petit Duverney*).

Tu es aussi un bon petit garçon, mon voisin : allons, tope là.

(*Le petit Duverney hésite à lui donner la main. Robert la saisit, & lui secoue le bras avec tant de violence, que l'enfant se met à crier*).

DUVERNEY l'aîné (*courant au secours de son frere*).

Monsieur Robert !

FRE'DERIC (*l'arrête, & se met entre eux*).

Je vous prie, Monsieur, de laisser cet enfant tranquille ; autrement . . .

ROBERT.

Eh bien ! que feriez-vous, petit marmouset ?

FRE'DERIC (*d'un ton fier*).

Je suis petit ; mais j'aurai toujours assez de force quand il faudra défendre mes amis.

ROBERT.

En ce cas-là, je veux en être. J'aurois cependant envie de faire auparavant un petit assaut.

(*Il saute tout à-coup sur lui ; le prend par la queue, & lui donne un croc en jambe pour le faire tomber. Frédéric se tient ferme, & le repousse. Robert chancelle, & tombe. Frédéric lui met un genou sur la poitrine & lui saisit les mains. On veut les séparer*).

FRE'DERIC (*avec sang froid*).

Un moment, s'il vous plaît,

COLIN-MAILLARD. 107

Mesdemoiselles. Je ne lui ferai pas de mal. Eh bien, M. Robert, comment vous trouvez-vous de votre entreprise ?

ROBERT (*en se débattant*).

Aye, Aye ! Otez-vous donc, vous m'étouffez.

FRÉDÉRIC.

Je ne me leverai point que vous n'ayez demandé pardon à toute la compagnie.

ROBERT (*furieux*).

Pardon ?

FRÉDÉRIC.

Sûrement, puisque vous nous avez tous offensés.

ROBERT.

Eh bien ! oui, grace, grace !

FRÉDÉRIC.

S'il vous échappe encore une méchanceté, nous vous renfermerons jusqu'à demain dans la cave, pour y faire vos réflexions. Cela vaut beaucoup mieux que de vous tuer ; vous n'en valez pas la peine. Allons, relevez-vous.

(Frédéric se leve, lui tend la main pour le ramasser ; Et quand il est debout) :

Ne m'en veuillez pas de mal, Monsieur, ce n'est pas moi qui ai commencé le combat.

(Robert parût honteux. Il garde un moment le silence).

DOROTHE'E (*bas à Julie*).

Je n'aurois pas cru ton frere si brave.

JULIE.

Oh ! il est hardi comme un lion, sans être pourtant querelleur. C'est le meilleur enfant de la terre. Mais qu'attendons-nous depuis si longtemps ? Nous devrions bien nous asseoir, & chercher à vous amuser par quelque jeu.

FRE'DERIC.

Vraiment oui, nous ne sommes ici que pour cela. Voyons, à quoi jouerons-nous ? A quelque jeu un peu drôle, n'est-ce pas Duverney ?

DUVERNEY l'aîné.

Il faut laisser le choix à ces Demoiselles.

(Robert se moque de lui par une grimace. Les autres ne font pas semblant de s'en appercevoir).

LE'ONOR.

Frédéric, voilà une leçon de politesse que tu devrois retenir de ton ami. Nous pourrions jouer au lotto, ou choisir un jeu aux cartes qui nous amuse tous à la fois.

LOUISE.

Moi, j'aimerois mieux me divertir avec le petit Duverney. Si tu avois un livre d'images, nous nous amuserions à le feuilleter ! N'est-il pas vrai, mon ami ?

DUVERNEY le cadet.

Oh ! o-ou i.

LE'ONOR.

De tout mon cœur, mes enfans ;
je vais vous installer là-haut dans
notre chambre. Vous ne manque-
rez point d'images, ni de joujoux.

*(Louise & le petit Duverney se
prennent par la main, & sautent de
joie).*

LE'ONOR.

Voulez-vous monter un instant
avec moi, mes cheres amies ? J'ai
un bonnet charmant à vous mon-
trer.

(Toutes ensemble).

Oui, mon cœur, allons, allons.

DUVERNEY l'aîné.

Me permettez-vous de vous donner la main jusqu'à votre appartement ?

LE'ONOR.

Présentez-la plutôt à quelqu'une de ces Demoiselles.

(Duverney présente la main à Dorothee qui se trouve le plus près de lui).

ROBERT *(d'un ton bargneux).*

Est-ce qu'on va me laisser tout seul ici ?

FRE'DERIC.

Non, Monsieur ; ces Demoiselles voudront bien m'excuser, & je resterais avec vous.

SCENE

SCENE VII.

FRE'DERIC, ROBERT.

ROBERT.

BON ! nous voilà seuls : nous pouvons imaginer entre nous deux quelque drôlerie.

FRE'DERIC.

Je ne demande pas mieux.
Voyons.

ROBERT.

Il y auroit un tour à jouer aux petits Duverney.

FRE'DERIC.

Non, non, je n'entends pas

N^o. XII,

H

raillerie là-dessus. Point de malice à mes amis.

ROBERT.

On m'avoit dit que vous étiez si gai, que vous aimiez tant les espiégleries !

FRE'DERIC.

Si je les aime ? Eh je ne vis que de cela ; mais toujours sans fâcher personne. Quel tour aviez-vous donc imaginé ?

ROBERT.

Tenez, voyez-vous ? Voici deux grosses aiguilles. - Je vais les enfoncer par-dessous deux chaises, & faire passer la pointe seulement d'un demi pouce. Vous présenterez les

faut que tout soit prêt lorsqu'il reviendra. Permettez-vous, Mesdemoiselles, que je sorte un instant ?

DOROTHE'E.

Oui, Monsieur Frédéric, mais revenez bien vite. Il nous tarde de savoir votre manœuvre.

FRÉDÉRIC.

Je me ferai un devoir de vous en instruire. Je suis ici dans la minute.

S C E N E X.

LE'ONOR, JULIE, DOROTHE'E, ADELAIDE, DUVERNEY l'aîné.

LE'ONOR:

Voilà deux bons vauriens aux prises. Nous verrons ce qui en arrivera. L'un vaut bien l'autre.

DUVERNEY l'aîné.

Ah Mademoiselle, de grace ne faites pas cette injure à votre frere & à mon ami, de le comparer avec un aussi méchant garçon que Robert.

ADELAIDE.

M. Duverney a raison. L'un n'a

drons, & crac ! crac ! Entendez-vous ?
Ha ha ha ha !

FRE'DERIC.

Oui, pour déchirer leurs habits,
& les faire gronder par leurs mams ?

ROBERT.

Eh tant mieux ! C'est le plaisir !

FRE'DERIC.

N'en trouvez-vous donc qu'à
faire du mal ?

ROBERT.

Mais cela ne m'en fait pas à
moi.

FRE'DERIC.

Ah ! je comprends. Vous ne voyez
que vous seul dans l'univers. Vous
comptez tous les autres pour rien.

ROBERT.

Il faut pourtant imaginer quelque chose pour rire. Ecoutez, si nous faisons peur à la petite Louise, & au petit Duverney ?

FRÉDÉRIC.

Mais c'est vilain encore ! On n'auroit qu'à vous faire peur aussi à vous.

ROBERT (*d'un air fanfaron*).

Oh ! je le permets. Je n'ai peur de rien, moi.

FRÉDÉRIC (*à part, en se mordant le bout du doigt*).

Oui da ? nous le verrons. (*Haut à Robert*). Passe pour cela.

ROBERT.

Eh bien, j'ai à la maison un

masque effroyable, je cours le chercher. Tâchez de faire descendre ici les deux enfans tous seuls; & vous verrez! Je suis à vous dans un moment.

FRE'DERIC.

Bon! bon!

(Robert fait quelques pas pour sortir).

FRE'DERIC *(à part)*.

C'est toi qui y fera pris, va.

(Il court après lui).

M. Robert! M. Robert!

ROBERT *(revenant sur ses pas)*.

Qu'est-ce donc?

FRE'DERIC.

Il vaut mieux attendre qu'ils

soient tous seuls là-haut. Car lorsqu'il n'y a que deux ou trois personnes dans ce fallon, il y revient quelquefois un esprit ; & nous pourrions nous en trouver fort mal nous-mêmes.

ROBERT.

Que voulez-vous dire avec vos esprits ?

FREDERIC.

Oui. D'abord on entend un grand tintamarre, ensuite on voit un fantôme avec une torche allumée, puis la chambre paroît toute en feu. (*Il se recule, en affectant de la frayeur*). Tenez, il me semble que je le vois.

ROBERT (*un peu effrayé*).

Eh mon Dieu, que me dites-vous ? Et d'où cela vient-il donc ?

FRE'DERIC (*à voix basse, en le tirant à part*).

C'est qu'il logeoit ici autrefois un avare à qui on vola son argent. Il se coupa la gorge de désespoir, & son ombre revient de tems en tems pour chercher son trésor.

ROBERT (*tremblant*).

Oh je ne reste plus avec vous, tant qu'il n'y aura pas de monde.

FRE'DERIC.

Vous faisiez tant le brave tout-à-l'heure.

ROBERT.

Ce n'est pas que j'aie peur....

mais mais c'est que je cours chercher mon épouvantail.

FRE'DERIC.

Oui, allez, allez. Je vais tout disposer, moi. Oh quel plaisir !

ROBERT (*avec un sourire méchant*).

Sentez-vous comme ce fera plaisant !

FRE'DERIC.

On aura une belle frayeur, je vous en répons.

ROBERT.

Eh tant mieux, tant mieux ! Je ne ferai qu'un faut pour aller & revenir. (*Il sort*).

SCENE VIII.

FRE'DERIC.

Ah ! tu veux effrayer les autres,
& tu n'as pas de peur ? Je vais
t'épouvanter, moi.

SCENE IX.

FRE'DERIC, LE'ONOR, JULIE,
DOROTHE'E, ADELAIDE,
DUVERNEY l'aîné.

LE'ONOR.

Nous venons de voir sortir
M. Robert en courant. Il a passé

devant nous sans nous saluer. Est-ce que vous vous êtes encore cha-
maillés ensemble ?

FRE'DERIC.

Au contraire. Il me croit à présent le meilleur de ses amis. J'ai fait semblant de vouloir être de moitié d'une malice qu'il prétendoit faire aux enfans qui sont là-haut. Mais il s'en mordra les doigts, je t'affure. Je ne crois pas qu'il ait envie de rentrer jamais dans cette maison.

LE'ONOR.

Quel est donc ton projet ?

FRE'DERIC.

Je te le dirai tout-à-l'heure. Je n'ai pas un moment à perdre. Il

sièges à vos amis, car peut-être se défieroient-ils de moi. Et puis lorsqu'ils voudront s'asseoir : Aye ! aye ! Figurez-vous leurs grimaces. Ha ha ha ha ! Cela me fait étouffer de rire d'avance. Ces Demoiselles qui font tant les renchéries, en mourront elles-mêmes de plaisir.

FRE'DERIC.

Et si je vous en faisois autant à vous, comment prendriez-vous la chose ?

ROBERT.

Oh moi ! C'est bien différent. Mais ces petits idiots ?

FRE'DERIC.

Vous les croyez idiots parce

116 COLIN-MAILLARD.

qu'ils ne font pas de méchancetés ?

ROBERT.

Vous êtes bien difficile au moins !
Eh bien, en voulez-vous d'un
autre ?

FRE'DERIC.

A la bonne heure.

ROBERT.

J'ai du gros fil dans ma poche,
je vais enfiler une de ces aiguilles.
Les Demoiselles ne tarderont guere
à descendre. L'un de nous deux
ira poliment à leur rencontre, leur
fera bien des mignardises, bien des
révérences, & l'autre caché par der-
riere, coudra leurs robes ensemble.
Il faudra danser, nous les pren-

que des gentillesse, l'autre ne fait que des noirceurs.

JULIE.

Tout coufu qu'il est de méchanceté, je suis sûr que mon frere l'attraperoit mille & mille fois.

DOROTHE'E.

Quel service il nous rendroit de nous délivrer de ce mauvais garnement ! Nous n'aurions plus de plaisir à nous trouver ensemble, s'il étoit de notre société.

LE'ONOR.

Pourvu que Frédéric ne pousse pas les choses trop loin ! Il se croira peut-être tout permis envers lui.

DUVERNEY l'ainé.

Il n'en sauroit jamais faire assez. Ces ames noires & basses ont besoin d'être frappées à grands coups. C'est le meilleur service qu'on puisse lui rendre ; & je suis persuadé que son pere nous en fera un gré infini. Hélas ! il donneroit la moitié de sa fortune pour avoir un enfant comme Frédéric.

DOROTHE'E.

Ah ça, Léonor, ne va pas au moins contrarier ton frere dans ses desseins.

LE'ONOR.

Mais, ma chere amie, ma position est fort délicate. Je tiens ici la place de maman, & je ne puis
rien

rien permettre qu'elle n'eût elle-même approuvé.

ADELAÏDE.

Laisse le faire. Nous prenons tout sur nous.

JULIE.

Oui, ma sœur. Guerre, guerre aux méchans !

S C E N E X I.

FRE'DERIC, LE'ONOR, JULIE,
DOROTHE'E, ADELAIDE,
DUVERNEY l'aîné.

FRE'DERIC (*accourant joyeux*).

VOILA mes batteries toutes dressées. Il peut venir à présent. Nous le recevrons.

LE'ONOR.

Mais enfin peut-on apprendre ?...

DOROTHE'E.

Oui, oui, nous voulons être du complot, & nous vous aiderons de toutes nos forces.

FRE'DERIC.

Il n'est pas nécessaire, Mesdemoiselles. Il est brutal, & je ne veux pas vous exposer. Je viens d'arranger toutes choses avec le palefrenier. Il m'a compris à demi-mot, & il me secondera à merveille.

LE'ONOR.

Au moins faut-il que nous faisons.....

FRE'DERIC.

Voici tout ce que vous devez savoir. Nous allons jouer à Colin-maillard, pour qu'il nous trouve bien en train lorsqu'il reviendra. Après quelques tours je me ferai prendre. Vous me laisserez voir

un peu à travers le mouchoir, afin que je puisse le prendre à mon tour. Quand je lui banderai les yeux, vous vous retirerez tout doucement dans le cabinet de mon papa en emportant les lumières, & vous me laisserez seul avec lui. Je vous appellerai lorsqu'il en fera tems.

DUVERNEY l'aîné.

Mais s'il va te rosser dans votre tête-à-tête ?

FREDERIC.

Bon ! tu as vu comme je l'ai terrassé. Je ne le crains pas. Je viens de voir encore tout-à-l'heure combien il est poltron. Mais avant tout il faut faire descendre les pe-

tits, car il pourroit monter là-haut
tout de suite, & leur faire quel-
que frayeur. Julie, va les chercher
& amene-les ici.

JULIE,

Oui, oui, j'y cours.

SCENE XII.

FRE'DERIC, LE'ONOR, DORO-
THE'E, ADELAIDE, DUVER-
NEY l'aîné.

LE'ONOR.

MAIS, Frédéric, je ne fais pas
trop si je dois permettre.....

ADELAÏDE.

Eh mon Dieu ! laisse-le donc faire.

FRE'DERIC.

Oui, ma sœur, repose-t'en sur moi. Tu fais que je ne suis pas méchant. Je ne lui ferai pas seulement la moitié de ce qu'il mérite. Il en fera quitte pour la peur.

LE'ONOR.

A la bonne heure, sur ta parole.

FRE'DERIC.

Allons, dépêchons-nous de ranger tout ceci, pour être en mouvement à son arrivée.

(On range la table & les chaises. Dans cet intervalle, Julie revient avec Louise & le petit Duverney).

SCENE XIII.

FRE'DERIC, LE'ONOR, JULIE,
DOROTHE'E, ADELAIDE,
LOUISE, DUVERNEY l'aîné,
DUVERNEY le cadet.

FRE'DERIC (*allant à leur rencontre*).

VENEZ, mes petits amis, passez
dans le cabinet de mon papa, &
prenez bien garde de ne pas faire
trop de bruit, de peur que Ro-
bert ne vous entende.

JULIE.

Je vais les y conduire. Il y a
un livre d'estampes, je resterai
avec eux pour les amuser.

LOUISE.

J'ai cru qu'on venoit nous chercher pour le goûte. Est-ce que nous ne pouvons pas rester avec vous pour l'attendre ?

FRE'DERIC.

J'irai vous chercher lorsqu'on l'aura servi. Entrez toujours. Robert voudroit vous faire du mal, & je ne le veux pas.

DUVERNEY le cadet.

O-oh ! a-al-lons-nou-ous-en.

(Julie prend un flambeau sur la table, & les conduit dans le cabinet).

SCENE XIV.

FRE'DERIC, LE'ONOR, DOROTHE'E, ADELAIDE, DUVERNEY l'aîné.

FRE'DERIC.

Tout est bien convenu entre nous ? Mes yeux mal bandés, &, à mon signal, emporter les lumieres & passer dans le cabinet. Du silence sur-tout.

DOROTHE'E.

Oui, oui, foyez tranquille.

FRE'DERIC.

J'entends du bruit, je crois. Chut.

(Il court à la porte qui donne sur l'escalier, & prête l'oreille).

C'est lui, c'est lui. Vîte que l'une de vous se fasse bander les yeux.

DOROTHÉE.

Tiens, Adelaïde, je commencerai. Voilà mon mouchoir.

*(Adelaïde bande les yeux à Doro-
thée, & le jeu commence. Frédéric,
Duverney l'ainé, Léonor & Adelaïde,
passent & repassent autour de Doro-
thée, qui les poursuit sans les at-
traper).*

S C E N E X V.

FRE'DERIC, LE'ONOR, DOROTHE'E, ADELAIDE, DUVERNEY l'aîné, ROBERT.

(Robert en entrant va pincer un doigt à Dorothée, lorsqu'elle étend ses mains en avant. Dorothée le saisit, & s'écrie) :

C'EST Monsieur Robert. Je le reconnois à sa malice.

FRE'DERIC.

Il est vrai, c'est lui, mais il n'étoit pas d'abord du jeu. C'est à recommencer.

ROBERT.

Sûrement. M. Frédéric a raison.

DOROTHE'E.

A la bonne heure. Mais si je vous attrape à présent, ce fera tout de bon, je vous en préviens.

ROBERT..

Oui, oui.

(Il prend Frédéric à l'écart, tire à demi son masque de la poche, & le lui montre).

Voyez-vous cela ?

F R É D É R I C *(reculant comme s'il avoit peur).*

Oh comme il est affreux ! Il m'effrayeroit moi-même. Cachez-le bien. Nous allons encore jouer

quelques minutes, & nous nous esquivons.

ROBERT (*bas à Frédéric*).

C'est bien dit. Il faut que je fasse d'abord un peu enrager ces Demoiselles.

FRÉDÉRIC (*bas à Robert*).

Je vais faire le premier une malice à Dorothée. Si elle me prend, elle croira que c'est vous, & rien de fait.

ROBERT (*bas à Frédéric*).

Bon, bon ! Je veux lui faire la mienne aussi.

ADELAÏDE.

Eh bien, Messieurs, finirez-vous vos secrets ? Vous faites languir tout notre jeu.

ROBERT.

Nous voilà, nous voilà !

(Frédéric rode autour de Dorothee avec l'air de vouloir la tirailler par sa robe, & voyant que Robert s'éloigne pour aller chercher une chaise, il dit tout bas à Dorothee).

Je vais me faire prendre.

(Robert revient avec une chaise, & la couche sur la chemin de Dorothee. Frédéric ôte la chaise, & se met en place à quatre pattes. Dorothee le rencontre du pied, se baisse & le saisit. Frédéric rentre sa tête dans ses épaules, comme s'il avoit peur qu'on le reconnût).

DOROTHEE.

(Après l'avoir tatonné long-

tems, & fait semblant d'êfiter,
s'écrie) :

C'est Monsieur Frédéric !

FRE'DERIC (*affectant un air décon-
certé*).

Ah diantre, me voilà pris !

DOROTHE'E (*ôtant son mouchoir*).

Vous vous avifez donc auffi de
faire des malices ? Je croyois que
cela n'appartenoit qu'à M. Robert.
Allons, allons, je prendrai ma
revanche.

(*Elle bande les yeux à Fréde-
ric, de maniere qu'il puiſſe y voir
un peu, le conduit au milieu de
la chambre, lui fait faire deux*

tours & demi, & levant ses deux mains en l'air) :

Combien de doigts ?

FRE'DERIC.

Six.

DOROTHE'E (le poussant).

Pauvre aveugle, passe ton chemin.

(Frédéric erre long-tems & se laisse bouspiller par tout le monde. Dorothee sur-tout l'agace & le chatouille. Il feint de la poursuivre, & tombe tout-à-coup sur Robert).

FRE'DERIC.

Ha, ha ! j'en tiens un. C'est un garçon ! M. Robert ! (Il baisse le mouchoir). Effectivement, je ne me suis pas trompé.

ROBERT

ROBERT (*bas à Frédéric*).

Pourquoi me prendre ?

FRÉDÉRIC (*bas à Robert*).

Laissez faire : je vais vous pousser Duverney dans les mains.

(*Avec un air mystérieux*). Motus !

ROBERT (*à part*).

Ah ! c'est bon. Quand je le saisirai, je veux le pincer jusqu'au sang.

(*Frédéric se met à bander les yeux à Robert. Aussi-tôt Duverney & les Demoiselles emportent les bougies, & se retirent sur la pointe du pied dans la cabinet, en disant l'un après l'autre, avant d'y entrer*):

Eh bien, c'est-il fait ? — Dépêchez-vous donc. — Il vous faut

bien du tems. — Que complottez-vous-là tous deux ?

(Au même instant le palefrenier se présente à la porte qui donne sur l'escalier, portant une torche allumée d'une main, & de l'autre, au bout d'un bâton, une tête de bois ensevelie sous une vaste perruque. Il est couvert dans toute sa hauteur d'une longue robe noire traînante. Frédéric lui fait signe de rester à l'entrée du salon. Il achève de bander les yeux à Robert, & lui fait faire quelques pas).

Allons, les trois tours. Les bras étendus. *(Robert tourne)*. Un. Paix donc, Mesdemoiselles. Deux. Que chacun reste à sa place. Et Trois.

COLIN-MAILLARD. 147

Allez. (*Il le pousse*). Va, pauvre aveugle, cherche ton chemin.

(*Il court aussi-tôt prendre son porte-voix derrière la porte, détache de la ceinture du palefrenier de grosses chaînes, qui tombent autour de lui, & s'écrie*) :

Que vois-je ? Le Revenant ! sauvons-nous, sauvons-nous !

(*Il ferme la porte à grand bruit, se cache derrière le prétendu Fantôme ; & crie avec son porte-voix*) :

C'est donc toi qui viens voler mon trésor ?

ROBERT

(*Tout tremblant, & sans avoir le courage de se débarrasser les yeux*).

Qu'entends-je ? Au feu ! Au secours ! Frédéric ! Duverney !

K 2

LE PORTE-VOIX.

Il ne viendra personne. Je les ai tous fait disparoître. Ote ton bandeau, & regarde-moi.

(Il va se poster au côté droit du salon).

(Robert, sans ôter son mouchoir, se cache encore la tête entre les deux mains. Il recule à mesure du côté opposé, en entendant le bruit des chaînes que traîne le Fantôme).

LE PORTE-VOIX.

Je le veux.

(Robert baisse en tremblant le mouchoir qui lui tombe autour du cou. Ses yeux sont fixés à terre. Il les relève peu-à-peu ; & considérant le Fantôme, il pousse un

grand cri, & demeure immobile, la bouche béante).

LE PORTE-VOIX.

Je te reconnois ! Tu es Robert !
(Robert, à ce mot, se met à courir de tous côtés pour se sauver. Il trouve la porte fermée. Il tombe à genoux à quelques pas, étend ses bras devant lui, & détourne la tête).

LE PORTE-VOIX.

Crois-tu donc m'échapper ?

ROBERT *(d'une voix entrecoupée)*.

Je ne vous ai rien fait. Ce n'est pas moi qui vous ai volé.

LE PORTE-VOIX.

Tu ne m'as pas volé ? Tu es capable de tout. Qui est-ce qui seringue les passans ? Qui leur ac-

croche au derriere des queues de lapin ? Qui pêche leurs perruques à l'hameçon ? Qui estropie les chiens & coupe la queue à tous les chats ? Qui vouloit tout-à-l'heure piquer les fesses à ses amis ? Qui est-ce qui a dans sa poche un masque effroyable pour faire peur à deux enfans ?

ROBERT.

Ah ! c'est moi, c'est moi. Je suis le plus méchant des hommes. Mais je vous demande pardon, je ne ferai plus rien à l'avenir.

LE PORTE-VOIX.

Et tout ce que tu as fait ? Tu ne feras plus rien ? Qui m'en répondra ?

ROBERT.

Moi, moi !

LE PORTE-VOIX.

Me le promets-tu ?

ROBERT.

Oui, je vous le jure.

LE PORTE-VOIX.

Eh bien, je te fais grace. Il ne tiendrait pourtant qu'à moi de te foudroyer.

(*Le Fantôme agite sa torche qui répand un grand éclat de lumière & s'éteint. Robert tombe étendu de tout son long, le visage contre terre*).

SCENE XVI.

M. DE JULIERS, FRE'DERIC,
ROBERT, LE FANTOME.

(*M. de Juliers entre dans le
sallon, tenant à la main un flam-
beau*).

M. DE JULIERS.

QU'EST-CE que tout ce tapage
que j'entends ?

ROBERT (*sans lever la tête*).

Mais est-ce que je fais du bruit
donc ! Mon Dieu ! mon Dieu ! Ah !
ne m'approchez pas.

M. DE JULIERS (*l'apercevant*).

Qui est là ?

ROBERT.

Eh vous savez bien qui je suis.
Vous m'aviez fait grace.

M. DE JULIERS.

Moi, je vous ai fait grace ?

ROBERT.

Je ne vous ai pas volé. Je ne
ferai plus méchant, je ne le ferai
plus.

M. DE JULIERS.

Mais n'est-ce pas Robert ?

ROBERT.

Eh oui, je suis Robert. Grace !
Grace !

M. DE JULIERS.

Que faites-vous donc, mon ami,
dans cette posture ?

(Il pose la lumière à terre, va à lui & le relève).

ROBERT.

(Se débattant d'abord, & le reconnoissant ensuite).

M. de Juliers ! c'est vous ? (son visage s'éclaircit). Ah ! il est parti ! (Il tourne la vue de tous côtés ; il apperçoit le Fantôme, & se détourne avec effroi). Le voilà encore ! Le voyez-vous ?

(Frédéric va ouvrir la porte du cabinet).

SCENE XVII.

LE'ONOR, JULIE, DOROTHE'E, ADELAIDE, LOUISE, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet (*sortant du cabinet avec des flambeaux*).

(*Louise & Duverney le cadet témoignent quelque frayeur à l'aspect du Fantôme. Les autres poussent de grands éclats de rire*).

M. DE JULIERS.

QUE signifie tout ceci ?

FRE'DERIC (*s'avançant*).

Rien que de fort simple, mon papa. Ce grand Fantôme, c'est

votre Palefrenier, avec votre per-
ruque & votre robe de palais.

LE PALEFRENIER

*(Jette à terre son déguisement, &
paroît en souquenille).*

Oui, Monsieur, c'est moi.

M. DE JULIERS.

Voilà un fort vilain badinage,
mon fils.

FRE'DERIC.

Mon papa, demandez à la com-
pagnie, si M. Robert ne l'a pas
mérité. Il vouloit faire peur à ces
petits *(en montrant Louise & Du-
verney le cadet)*. Je n'ai fait que
le prévenir. Qu'il fasse voir le mas-
que effroyable qu'il a dans sa poche.

M. DE JULIERS (*à Robert*).

Cela est-il vrai ?

ROBERT (*lui donnant le masque*).

Hélas, oui, Monsieur, le voilà.

M. DE JULIERS.

Vous n'avez donc que ce que vous avez mérité ?

DOROTHE'E.

C'est nous qui avons engagé Léonor à permettre que M. Frédéric lui donnât cette leçon.

ADELAÏDE.

Si vous saviez toutes les autres méchancetés qu'il a faites !

M. DE JULIERS.

Quoi, Monsieur, est-ce donc

ainsi que vous vous annoncez chez moi le premier jour que vous y entrez? Vous m'avez manqué dans mes enfans, qui se faisoient une fête de vous recevoir. Vous avez manqué à ces Demoiselles, que vous deviez respecter. Retournez chez M. votre père. En vous voyant chassé d'une maison honnête, il apprendra de quelle importance il est de corriger les vices de votre cœur. Je ne veux point de vos détestables exemples pour mes enfans. Allez, Monsieur, & ne reparaissez plus ici.

(Robert confondu se retire).

SCENE XVIII.

M. DE JULIERS, FRÉDERIC,
LE'ONOR, JULIE, DORO-
THE'E, ADELAIDE, LOUISE,
DUVERNEY l'aîné, DUVER-
NEY le cadet.

M. DE JULIERS.

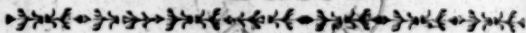
ET vous, mes amis, si la cir-
constance excuse peut-être aujour-
d'hui ce que vous avez fait, ne
vous permettez plus de ces jeux
à l'avenir. Les frayeurs dont on
est frappé dans un âge aussi ten-
dre que le vôtre, peuvent avoir
des suites funestes pour toute la
vie. Ne vous vengez des méchants
qu'en vous montrant meilleurs ; &
souvenez-vous, d'après l'exemple

160 COLIN-MAILLARD.

de Robert, qu'en voulant faire du mal aux autres, on le fait le plus souvent retomber sur soi-même.

F I N.

[Entered at Stationers' Hall].



AVIS AUX SOUSCRIPTEURS.

LA Souscription pour les 12 Volumes de l'année 1782 étant finie, on vient d'en ouvrir une pour les 12 Vol. de l'année courante, 1783, chez M. ELMSELY, Libraire, dans le *Strand*, au prix d'une Demi-guinée.

Il en paroît déjà 6 Volumes. Le 7^e & 8^e paroîtront dans quelques jours. Les 4 derniers seront publiés à la fin de chacun des mois suivans, au pair de l'Edition de *Paris*.

De l'Imprimerie de T. SPILSBURY,
Snow-hill, 1783.

e
e
1
4
e
7
e
6
6
.
9
6